

parmi les Hongrois et les Tziganes. Elles avaient ramassé et chargé les fusils des blessés, soigné les mourants, vengé les morts. Beaucoup furent tués. L'une d'elles, la plus jeune, la plus jolie,—une Bohémienne,—avait été tout simplement emmenée par l'officier russe, et, à la paix, conduite par lui en Russie, comme du bétail.

C'était Tisza Laszlo, la mère de Marsa. Cet officier, grand seigneur russe, joli garçon extrêmement riche, l'aimait vraiment, avec passion comme un fou. Il la retenait captive dans son château ; il lui obéissait pourtant comme un esclave, essayant de se faire pardonner sa brutalité en l'implorant, lui offrant, comme expiation, non seulement sa fortune, mais son nom, ce titre de prince dont les Tchéreteff, ses aïeux, étaient si fiers, et que la fille des Tziganes errants refusait avec une haine mêlée de dégoût. Princesse ? Elle, la Bohémienne ! Princesse russe ?

Ce titre lui eût paru comme un nouveau stigmate, plus abhorré encore. Il suppliait ; elle méprisait. Existence bizarre, tragique tête à tête de ces deux êtres perdus dans l'immense château d'où la Tisza apercevait les coupôles vertes ou dorées de Moscou, la ville superbe où elle ne voulait jamais, jamais mettre le pied, préférant son refuge, ce palais triste comme un cachot, sa chambre dont elle avait fait sa tanière. Seule au monde, survivant à tous ceux de sa tribu massacrée là-bas, pour elle, les Russes étaient les bourreaux des siens, les assassins de ces libres musiciens aux profils d'aigle qu'elle suivait, jouant les *czardas*, à travers les villages.

Mais comme était sa prisonnière, il l'a contraignit de l'épouser. Seule, sans protecteur, à la merci de cet être brutal, elle dut l'accepter forcément, malgré la répugnance qu'il lui inspirait, elle avait voulu mourir, mourir de faim, puisque, enfermée, elle ne pouvait se jeter sur une arme ou se lancer à l'eau. Mais, c'était pour son enfant qu'elle se résignait à vivre. Cette petite fille qui naissait, c'était pour la Tisza. *Marsa* trait pour trait lui ressemblait, et—chose étrange!—n'avait rien du Russe ; au contraire, elle était toute Tzigane, Tzigane par la couleur bistrée de sa peau, Tzigane par le velours de ses yeux, par sa longue chevelure noire ondulée, à reflets étrangement bronzés, dans laquelle, avec des frissons de volupté, la mère enfouait ses doigts maigres.

Sa beauté fière, dévorée par la douleur lente, la Tisza la retrouvait dans cette enfant, vraie fille de Hongrie comme elle, et à qui, Marsa grandissant, elle apprenait les légendes, les souvenirs, les chansons, les héroïsmes, les martyres de la Hongrie, faisant apparaître devant l'enfant la grande plaine herbeuse, la libre *puszta*, peuplée d'hommes au fier langage dans lequel le mot *honneur* revient toujours.

Marsa avait vécu ainsi dans le château moscovite, n'aimant que sa mère au monde et regardant avec effroi cette sorte d'étranger blond qui la prenait parfois sur ses genoux et la contemplait avec des yeux tristes. Elle se sentait comme en présence d'un ennemi devant cet homme qui était son père. La Tisza ne sortant jamais, Marsa quittait rarement le château. Elle avait hâte, lorsqu'elle allait à Moscou, de retourner auprès de sa mère. Les gaietés mêmes de cette ville bruisante lui seraient le cœur. Elle se souvenait toujours des récits de guerre de la Tzigane. Peut-être y avait-il, parmi ces passants, ces mougiéks qui riaient ou saluaient les saintes icones, oui, peut-être y avait-il des misérables qui avaient fusillé son aïeul, le vieux Mihail.

La Tzigane entretenait ainsi, avec une sorte de passion, l'amour de la lointaine patrie, la haine profonde du maître dans l'esprit ardent de sa fille.

Les serviteurs du prince Tchéreteff n'appelaient jamais la maîtresse que *Tzigane*. Ce fut le nom

que voulut porter Marsa. Il lui faisait l'effet d'un titre.

Et les années passaient sans que la Tzigane pardonnât au prince, et sans que Marsa eût encore appelé la Russe : *mon père*.

Marsa grandissant, le séjour de Moscou déplaisait au prince. Il faisait élever sa fille comme si elle eût dû devenir tsarine. Elle en connaissait par sa mère, tous les héros de la Hongrie, Klapka, la Georgei, Dembinski, Bem, le vainqueur de Bude, Kossuth, le rêveur d'une sorte de liberté féodale, et ces chevaleresques princes Zilah, le père et le fils, le martyr tombé et le héros vivant.

Le prince Tchéreteff, très Français d'éducation et de sentiment, voulut faire connaître la France à cette enfant qui ne portait pas son nom, mais qu'il adorait. La France exerçait aussi un prestige considérable sur l'imagination de Marsa. Elle partit joyeuse pour Paris, et la Tzigane, sa mère, la suivit, comme une prisonnière qu'on délivre. Quitter la Russie lui étant déjà comme une consolation. Qui sait ? Elle reverrait un jour la patrie.

La Tisza, en effet, respira plus à l'aise en France répétant cependant, comme un refrain lugubre, le proverbe de son pays : *Hors de la Hongrie, la vie n'est point la vie*. Le prince avait acheté, à Maison-Lafayette, une maison entourée d'un jardin immense, dans le Parc, à quelques mètres de la forêt de Saint-Germain.

Et, comme autrefois à Moscou, la Tisza et le prince Tchéreteff vivaient là, face à face, dans une sorte d'isolement luxueux mais farouche, la Tzigane, acharnée à son ressentiment, refusait à prement tout pardon au Russe, entretenant toujours Marsa dans la haine de ce qui était moscovite ; le prince, désolé, malade d'ailleurs, assombri, découragé, une maladie lente, maladie de nerfs et de cœur, emporta ce père.

Il avait fait appeler à son lit de mort sa femme et sa fille, et ce gentilhomme, ce soldat, dans une sorte de confession suprême, avait demandé à sa femme tout haut, devant sa fille l'absolution de ce mariage contre sa volonté.

—Ce mariage dit-il, qui pouvait faire la joie de mon existence est le remords de toute ma vie... Mais je meurs de cet amour qui m'échappe... Vous-lez-vous m'embrasser pour me dire que vous avez pardonné ?

Pour la première fois peut-être, les lèvres de Marsa, avait alors touché, tremblantes d'émotion, le front du prince.

Mais, avant de l'embrasser, son regard avait cherché celui de sa mère.

La Tzigane avait répondu :

—Va !

—Et vous, murmura le prince mourant, me pardonnez-vous, Tisza ?

La Tisza renvoyait encore son village en flammes, son père égorgé, ses frères morts, et cet homme maigre, étendu là maintenant, sa tête osseuse et blanche enfouée dans l'oreiller, de bout, là bas, le sabre haut, criant : " Chargez ! allez ! En avant ! courage ! "

Puis, elle se voyait elle-même emportée, traînée presque à la queue d'un cheval, jetée dans un fourgon, la corde au poignets, menée à la suite de l'armée comme un bagage ou une proie, enfermée dans les murailles russes. Elle sentait sur ses lèvres pâlies la morsure de fer chaud du premier baiser de cet homme, dont l'amour suppliant et châtié avait commencé par être hideux.

Elle fit deux pas vers le moribond, comme pour se contraindre à lui dire aussi, tout bas :

—Je vous pardonne !

Mais toutes les colères, toutes les souffrances de sa vie lui remontèrent au cœur, l'étouffait presque.

Et elle s'arrêta, toute brusquée, n'allant pas plus loin, regardant de ses prunelles hagardes ce mourant dont les yeux imploraient ; et qui, après avoir relevé sa tête blême où les tempes faisaient deux

trous noirs, la laissait retomber tristement avec un long soupir lassé.

IV

En mourant, le prince Tchéreteff laissait toute sa fortune à Marsa Laszlo et la recommandait à son oncle Vogotzine, un vieux général ruiné, dont le tsar avait confisqué les biens, et qui vivait à Paris, à demi abêti par la peur ou par la médiocrité de sa vie nouvelle, et devenu timide, tremblant comme un enfant depuis qu'il avait côtoyé la Sibérie, on ne savait trop pour quelle faute exactement.

Le vieux général Vogotzine était, en effet, le seul parent du prince Tchéreteff. En échange d'une rente qu'il constituait en faveur de son oncle, le chargea de veiller sur Marsa et de songer de l'établissement futur de la jeune fille. Riche, Marsa ne devait pas manquer de soupirants et de partis, mais ce n'était point la Tisza, la Tzigane toujours à demi sauvage, qui pouvait guider et sauvegarder une héritière étrangère à Paris. Le prince croyait le général Vogotzine moins vieilli et plus Parisien qu'il ne l'était. Cette recommandation suprême, cette sorte de legs moral, était une consolation pour le père.

La Tisza ne lui survécut pas longtemps. Elle mourait dans cette maison russe dont elle haïssait la forme même ; elle mourait en faisant jurer à sa fille que ce dernier sommeil qui venait, la bercant doucement après tant de souffrance, elle le dormirait en terre hongroise ; et la Tzigane morte, cette jeune fille de vingt ans, seule avec Vogotzine qui l'accompagnait avec un déplaisir visible dans ce lugubre voyage, traversait la France, allait à Vienne, cherchait dans la plaine hongroise la place où quelques masures dégradées, des pans de murs écroulés et dont le salpêtre s'émiettait, manquaient seuls l'emplacement du village incendié jadis par les soldats de Tchéreteff—et là, dans la terre de Hongrie, à deux pas de la place où les aïeux de la tribu étaient tombés fusillés sous les balles, elle enterrait la Tzigane dont elle se sentait si éperdument la fille qu'en respirant l'air de la *puszta*, elle retrouvait dans ce cher pays, dont il lui semblait que le sang coulait seul en ses veines, quelque chose de déjà vu, comme le souvenir vivant d'une existence antérieure.

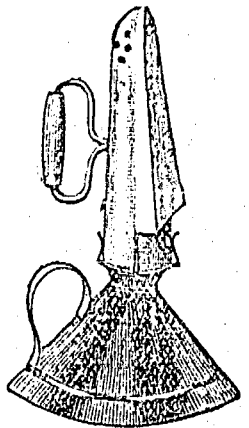
Pourtant, sur la tombe de la martyre, Marsa pria aussi pour le bourreau.

Elle songeait que celui qu'elle avait conduit, là bas, au cimetière du Père-Lachaise et qui reposait sous une tombe dont la forme s'élançait en bulbe comme une coupole russe, était son père, comme la Tzigane enterrée là était sa mère. Et sa prière demanda que ces deux êtres désunis par la vie se pardonnassent au fond de l'inconnu dans l'obscur fourmillement des âmes. (A suivre.)

NOUVEAU FER A REPASSER.

1er Prix à l'Exposition Provinciale

DIJON 1884.



Breveté du Capit. CHAGNON.

La plus belle invention du siècle. Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50 cts.

On demande des Agents dans toute la Puissance.

J. U. ROUCHER, seul propriétaire, 17 & 19 Rue St-Jacques, Montréal.